

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 70 (1931)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Bour [i.e. Bourg]-Ciné-Sonore  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223831>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

mon exclamation, n'en croyait pas ses yeux et s'écria :

— Sept habitants pour une commune, mais c'est impossible ! Il n'y a sûrement qu'une seule maison et qu'une seule famille dans cet Illens de malheur ! Et le conseil général, la municipalité, qu'en font-ils ? Il faut pourtant plusieurs hommes pour former « les autorités ». Non, non, chose pareille n'existe pas, c'est une erreur !

J'eus beau insister sur le caractère officiel de la publication, Tenthorey n'en voulut et n'en veut pas démordre. Il affirme qu'à admettre des contresens, nul n'est tenu. Je ne serais pas étonné si, dès que ses loisirs le lui permettraient, il partirait pour le canton de Fribourg, afin de mettre les choses au point et les gens à la raison. En attendant, il ne reconnaît pas à Illens, avec ses sept habitants, le caractère de commune et persiste à considérer Goumoëns-le-Jux comme hors de compétition, car, répète-t-il toujours, « il n'y a pas en Suisse de commune sans conseil général et municipalité ».

Aimé Schabzigre.

**Anecdote sur Bizet.** — Bizet, l'auteur de « Carmen », visitait l'Espagne. Bizet était descendu à l'hôtel, mais il n'y prenait jamais ses repas. C'est en vain que l'hôtelier lui répétait chaque jour d'un ton suppliant :

J'espère que vous dinerez aujourd'hui, illustre señor.

— Non, répondait invariablement Bizet. J'ai promis d'aller chez des amis.

Et l'hôtelier levait de grands bras désolés en s'écriant :

— Quel malheur pour moi, señor ! Vous me couvrez de ridicule !

Or, quand l'auteur de « Carmen » demanda sa note, il y trouva ces quatre mots :

« Dix rejas : cinquante pesetas. »

— Mais je n'ai pas pris ces repas ! protesta Bizet.

— Si vous les avez pris, ce ne serait que trente pesetas, dit l'hôtelier.

— Ah ! et les vingt autres pesetas ?

— C'est pour le ridicule, señor !



**LA MÈRE**  
Romana tradita.  
CHAPITRE V.

— Plus bête que méchant, disait parfois le Dr Pilloud en parlant de Porchard père.

Et il avait raison. L'entrepreneur n'était pas foncièrement mauvais. Apre au gain, il pistait sur l'argent comme un chien sur la bête, mais sans cruautés inutiles; son geste, fut-il brutal, avait toujours pour excuse l'appétit insatiable des écus. Une hérédité de gens travailleurs et économes, mais moins audacieux, l'influençaient de toute sa puissance mystérieuse. Son grand-père, Bienvenu Porchard, limousin et maçon, débarqué jadis, dans le pays, truella sur le dos, pour y faire campagne de labeur, en un temps où « le bâtiment ne marchait guère », y était néanmoins resté, trimardant, toute sa vie, de ville en village, et amassant quelques batz. Il y avait pris femme du côté d'Epalinges. Le fils de ce Porchard premier, maçon comme lui, se fit naturaliser pour éviter les sept années de service militaire en France. Ainsi, la famille était vaudoise depuis trois générations. Cependant la vie, les mœurs, le milieu, tout en modifiant un peu leurs idées et leurs allures, ne changèrent rien à la ténacité laborieuse et avide de la race. Auvergnats ils étaient, Auvergnats ils restèrent. Gagner de l'argent fut toujours leur fonction naturelle, comme au chat de chasser les souris ; et ils accomplirent cette fonction honnêtement, mais durement, sans souci ni pitié des obstacles. Ainsi, l'affaire de Marie David n'était pour Porchard père qu'un incident au cours de la lutte coutumière : une motte de terre plus résistante, que le paysan brisait d'un coup de sabot. Et, même, le mauvais geste accompli, il n'y pensait plus. Cette femme allait certainement partir avec sa marmaille, et il pourrait derechef louer la bara-

que. C'est tout ce qu'il désirait. Son parfait égoïsme le rendait inconscient et presque irresponsable.

De là, sa stupéfaction lorsque Valentin, la voix dure, lui présenta le *Socialiste* avec ces mots peu aimables :

— Tu fais de la belle besogne. C'est du propre.

— Hein ? Quoi ? Quelle besogne ?

— Là, devant toi, lis *Monsieur Vautour*.

— Connais pas, moi, ce gaillard.

Valentin Porchard ricana.

— Tu crois ? fit-il.

— Cette idée ! Bien sûr, que je crois.

— Lis toujours.

Porchard père obéit.

— Mille sacrés noms de... jura-t-il en jetant la feuille sur son bureau.

— Tu le connais, maintenant. Bien tapé, hein ?

Mais l'entrepreneur ne remarquait pas l'ironie. Il se démenait, agitant les bras, secouant sa grosse tête crépue, sacrant, brâmant. Que lui voulaient ces gens ? Qu'est-ce que ça pouvait leur fichir?... N'avait-il pas le droit d'agir comme il l'entendait ? Se mêlait-il de leurs affaires à ces « bougres de socios ».

— Est-elle à moi, la maison, ou à eux ? Hein ?

— Pas question de ça.

— Question de quoi, alors ? Une vengeance, parbleu. Le régent Cruchon qui a été congeré l'affaire à Léchaud. C'est tout simple. Ah ! si j'étais resté de leur bord...

Valentin interrompit, non sans malice.

— Quand on est patron, c'est impossible.

Porchard père ne vit pas le piège et y tomba avec candeur. L'hérédité séculaire du paysan limousin, attaché au sol, respectueux des traditions et des propriétés, apparut toute pure.

— Naturellement, fit-il. Les idées ne sont plus les mêmes. On change. Je m'étais trompé. Ça arrive, hein ?

— Et c'est moi qui paye. Tu trouves ça tout naturel aussi ?

— Qu'est-ce que j'y peux ?

— Maintenant, rien du tout, mais, sacrebleu, tu pouvais éviter cette sorte d'histoire, laisser cette femme tranquille ; j'aurais arrangé cela, moi.

Porchard haussa les épaules.

— Vas-tu pas t'emballer pour cette David ?

L'avocat eut alors un geste de dédaigneuse pitié. Décidément, avec toute sa ruse d'Auvergnat vernie d'instruction passable et de lectures, son père était resté naïf. Croire que Valentin Porchard « s'emballait » pour ces gens ? Ah ! certes, si quelqu'un se souciait peu de la veuve et des gosses, c'était bien lui. Mais l'opinion ! oui, l'opinion, les préjugés, la foule, ça existe.

— Les préjugés, répéta Porchard étonné. C'est toi qui parles de préjugés ? Hein ?

— Parfaitement. C'est moi. Tu trouves idiot ? Possible. Dans tous les cas, tu ne peux pas les mépriser, ces préjugés. Il faut être diablement fort pour les heurter de front. Dès qu'on y touche, le public se redresse et s'imagine que le monde est flambé. Or le public est plus puissant que toi, Monsieur Porchard, et je le ménage, moi, le public, je respecte ses vieilles idées...

Il les flattait même, ne se moquant ni des uns, ni des autres. Non que son orgueil n'eût pris plaisir à railler les faiblesses du voisin, mais il savait que le peuple encense seulement ceux qui le prennent au sérieux et se prennent au sérieux eux-mêmes : les gens graves et beaux parleurs. Il gardait donc de la tenue et parlait bien.

Cela stupéfiait Porchard père. Il ne se retrouvait plus dans cet héritier diplomate. Et, cependant, c'était bien encore la ruse patiente du limousin, mais affinée, transformée par les croisements, le milieu, l'éducation, la culture intellectuelle. Une évolution superficielle s'était opérée, peu à peu, dans la mentalité Porchard, depuis le jour où l'aïeul Benjamin passait le Jura, son baluchon sur l'épaule et ses outils dans un sac de toile. Elle avait changé de plumage sans, toutefois, changer d'esprit.

Valentin, cependant, continuait de récriminer.

— Tu as de l'argent, disait-il. Mais, je con-

nais tes affaires. Il y en a pas mal d'engagé. Tu bâtis, tu risques. Oh ! je comprends ça, mais tu dois comprendre aussi qu'une catastrophe est possible.

Ce mot inquiéta le vieux travailleur. Il crut à un avertissement basé sur quelque fait certain : une banque menacée, une débâcle de bourse.

— Une catastrophe ? demanda-t-il. Pourquoi ? Laquelle ?

— Je n'en sais rien ; mais il faut tout prévoir. Quant à moi, je débute. Si tu me tires dans les jambes avec de parcelles gaffes, ce n'est pas drôle. Ce matin, je n'étais guère à la noce au « Grand Café ». Et puis, qui sait, j'aurais peut-être eu besoin des « socios ». A présent, fini... n-i-ni.

— Mais tu ne leur as rien fait. Que te reprochent-ils ?

— D'être ton fils.

Mot cruel et injuste, qui atteignit le pauvre homme en pleine poitrine. Ce gros travailleur, à face ronde, à toison rude, à mâchoire volontaire, fortement musclé, « solide du coffre et des piau-tes » — selon son expression — chancela presque sous cette parole froidement articulée avec la voix indifférente, mais implacable, d'un président d'assises. C'est que le vieux Porchard, homme médiocre dans la vie sociale, était en revanche, un père passionné. Sa femme, morte depuis longtemps, faible créature, effacée, douce, jolie, dont Valentin avait hérité toutes les qualités physiques sans y joindre les perfections morales, ne subsistait plus, dans la mémoire du veuf, que comme une image fruste ; et, sans la ressemblance frappante de la mère et du fils, la pauvre Lydie eût été absolument oubliée. Porchard l'avait épousée pour une petite dot, qui lui permit de s'intéresser à quelques affaires fructueuses, dont les bénéfices l'aiderent à entreprendre seul et à réussir. Elle lui avait donné un fils, puis elle était morte. Valentin se la rappelait à peine.

(A suivre). Prosper Meunier.

**Au restaurant.** — Un client au garçon. — De la langue ? En principe, mon ami, je ne mange jamais de ce qui sort de la bouche d'un animal.

Le garçon. — Eh bien, alors, prenez un œuf !

**Bour-Ciné-Sonore.** — « Hallelujah », le chef-d'œuvre de King Vidor jouit d'une réputation mondiale, c'est pourquoi la nouvelle direction du Cinéma du Bourg se l'est assuré pour sa première semaine d'exploitation. Après plus de deux ans de patients efforts dans le Tennessee, King Vidor a pu réaliser son œuvre.

Avec une rare maîtrise, il nous révèle l'âme du nègre sous ses aspects les plus variés, les plus attachants, la simplicité, l'ingénuité des premiers âges s'allient au mysticisme du néophyte, et parfois à la soudaine férocité du sauvage. Dans ce film splendide et si divers vous aurez la vision d'une religion spontanée aux rites primitifs, fâts d'appels délirants à la pitié d'un être suprême inconnu et entraînant parfois à des scènes d'une exaltation qui confine à la folie.

Au programme, les actualités Fox Movieton et un excellent comique. Location ouverte Tél. 26.783.

Pour la rédaction :  
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Commandez dès maintenant

**Caisses à fleurs - Bacs à plantes**  
monture fer, garniture **ÉTERNIT**

**DIZERENS, Clôtures, fabricant**  
Tivoli 12, LAUSANNE Tél. 25.395

Demandez catalogue et prix